

pas d'appel ; les élèves furent dans la consternation et allèrent se coucher tristement. Le lendemain madame de Rochechouart était plus mal, on la transportait à l'infirmierie ; la duchesse de Mortemart vint dans l'après-midi avec les deux grands médecins Bouvard et Lorry et trouvèrent la malade avec le délire.—Hélène devint triste, toutes les heures, elle allait trouver madame l'abbesse pour avoir des nouvelles, mais la fièvre et le délire ne quittaient pas la malade. Après onze jours de fièvre continue, les médecins déclarèrent qu'elle n'en reviendrait pas ; en effet dans la nuit du douzième jour, elle fit relever ses oreillers et saisissant le bras de sa sœur : "Ah ! quelle douleur ! dit-elle, je vais mourir !" et elle expira.

Cette mort jeta la stupeur dans le couvent, madame de Rochechouart était rarement malade et on s'attendait si peu à cette fin si subite. Hélène en fut très affectée, elle comprit quelle perte elle faisait en perdant cette femme si grande de distinction, de qualités si rares et qui avait pour elle une si profonde affection. Aussi à partir de cette époque s'ennuie-t-elle au couvent et fait-elle tout pour le quitter.

En sortant chez les duchesses de Mortemart et de Choiseul, elle avait été souvent remarquée par des mères soigneuses de l'établissement de leurs fils. On savait qu'Hélène était une riche héritière qu'elle avait un grand nom et qu'elle était belle, tout cela lui attira beaucoup d'admirateurs et deux prétendants se déclarèrent à la fois.—Le premier était le duc d'Elbœuf, prince de Vaudemont, second fils de la comtesse de Brionne, née Rohan-Rochefort et du Comte Charles-Louis de Lorraine, grand écuyer de France.—Le second était le prince Frédéric de Salm. Le prince avait une jolie figure, de l'aisance dans les manières, de la gaieté et de la souplesse dans l'esprit, mais il avait une conduite déplorable, ce qu'Hélène ignorait ; elle ne voulait pas entendre parler du duc d'Elbœuf, et donnait toutes ses préférences au prince de Salm ;

aussi la famille du duc se mit-elle en campagne auprès de l'évêque de Wilna, l'oncle de la jeune fille, pour la faire changer d'idée ; mais elle ne voulait rien écouter, on se rappelle que dans son portrait elle avait écrit : "têtue comme la mule du pape."—Il fallut lui faire connaître toute la conduite du prince Salm, encore ne fut-elle pas convaincue ; sur ces entrefaites un troisième prétendant se présenta, c'était le prince Charles de Ligne, fils de ce prince de Ligne qui occupait une si belle position à Versailles, à Vienne, à Bruxelles, situation conquise par ses brillantes qualités personnelles ; madame de Staël et tous les mémoires contemporains s'unissent dans un concert de louanges à l'adresse du galant prince de Ligne.—On fit comprendre à Hélène que le prince ayant un goût passionné pour la cour de France, il ne lui faudrait pas de grands efforts pour le faire s'y fixer. (Hélène ne voulait pas entendre parler de quitter la France). Enfin après avoir opposé un refus formel à l'alliance du prince de Ligne, elle se laissa ébranler, et demanda seulement à réfléchir et à attendre l'arrivée de son oncle, qui était retourné en Pologne, pour prendre un parti.

Après bien des pourparlers et sur les conseils de son oncle, Hélène se décida.—Il fut alors convenu que l'évêque conduirait à l'Abbaye-aux-Bois, la princesse de Ligne et son fils, Au jour fixé, Hélène descendit au parloir dans son habit de pensionnaire, accompagnée de madame Sainte-Delphine, elle affecta de baisser modestement les yeux, mais quand elle revint vers ses compagnes, elle dit : "Il est blond, sa taille est élancée, il a grand air, mais il est trop sérieux et a je ne sais quoi d'Allemand".

Comme Hélène n'avait pas de famille, on décida, à la grande joie des pensionnaires, que le mariage serait célébré dans la chapelle de l'Abbaye-aux-Bois. — Le prince évêque donnait à sa nièce un trousseau de cent mille écus ; la corbeille offerte par les Ligne sortait de chez Léonard, les dentelles commandées

à Bruxelles et à Malines étaient des chefs-d'œuvre. Les bijoux offerts en outre des diamants de famille et des fameuses girandoles, furent choisis par Hélène chez Barrière et chez Drey. Elle offrit un bijou à chacune de ses compagnes, et le prince évêque offrit un magnifique goûter avec glacés à toutes les pensionnaires réunies ; les petites bleues reçurent en plus chacune un sac de bonbons.

Le contrat fut signé à Versailles par Leurs Majestés et la famille royale le 25 juillet 1779 et le mariage eut lieu à l'Abbaye-aux-Bois, le 29.—Hélène, nous n'en doutons pas, était adorablement jolie dans sa toilette de mariée, elle fut conduite à l'autel par son oncle et la marquise Wiclopolska, qui lui servait de mère. Les duchesses de Choiseul, de Mortemart, de Châtillon, de la Vallière assistaient à la cérémonie.—Après avoir reçu les félicitations de tout ce monde, Hélène monta dans son appartement pour changer de toilette, après quoi elle se dirigea vers le chœur où reposait madame de Rochechouart, elle resta longtemps agenouillée sur cette tombe en sanglotant et lorsqu'elle entra au parloir, elle était un peu pâle et le bord de ses paupières était encore humide de larmes.—Mais une chaise de poste attelée de six chevaux fringants, attendait à la porte, Hélène fit de rapides adieux et entraînée par son jeune mari, elle monta légèrement dans la voiture qui partit au triple galop.

Nous laisserons Hélène à son bonheur de jeune mariée, bonheur qui hélas ! ne devait pas durer longtemps ; je dirai seulement que la gentille Hélène si heureuse, si choyée, si insouciant au couvent de l'Abbaye-aux-Bois, eut une vie très tourmentée, qu'elle crut bien faire en demandant le divorce, qu'elle ne l'obtint qu'après de longues formalités et le jour même de la mort de son mari, ce qui devenait absolument inutile, pour épouser un homme indigne d'elle, et qu'elle ne connut pas plus le bonheur dans ce second mariage avec le comte Potoki qu'elle ne l'avait connu dans sa première union.

Madame SAUVALLE.